

Des livres

Manouk Borzakian
25 mai 2010

Des murs... au Mur (G. Banu)

G. Banu, [Des murs... au Mur](#), Paris, Gründ, 2010



Alors que les cafés géo se sont faits une spécialité de porter un regard géographique sur le cinéma, voici un très beau livre qui, à l'aide de nombreuses photographies, présente l'analyse d'un professeur d'études théâtrales à Paris III sur un objet géographique s'il en est, les murs. Bien sûr, les murs dont il est question ici ne sont pas ceux qui permettent de délimiter l'espace domestique, mais ceux qui surgissent au milieu de l'espace public et s'étendent sur des distances parfois plus qu'honorables - huit mille kilomètres pour la Muraille de Chine, record difficile à battre.

Il est vrai que le géographe doit avaler quelques couleuvres au fil de sa lecture. De même que les narratologues et autres critiques de cinéma aguerris s'étranglent sans doute d'indignation en lisant certains passages des comptes-rendus de films dont est responsable l'auteur de ces lignes, les habitués du jargon de la géopolitique et plus largement de la géographie auront à mettre de côté leur intransigeance. Notamment lorsque Georges Banu, dès la première page, parle de « nature sectionnée et divisée par l'homme » à propos des murets séparant les bocages irlandais, contexte où le terme nature sonne particulièrement mal.

Mises à part ces quelques maladroitures de langage, finalement plutôt rares, l'auteur propose une investigation tout à fait stimulante de ces murs qui sillonnent le monde. Le titre aurait d'ailleurs pu être inversé - Du Mur... aux murs - puisque la démarche suivie dans l'ouvrage consiste à partir de trois murs « matriciels », représentatifs de trois catégories fondamentales : le Mur de Berlin, la Muraille de Chine et le Mur des lamentations divisent ainsi le livre en trois chapitres, précédés d'un « Prologue » énumérant les principales caractéristiques de ces trois grands types, dont chacun correspond à des objectifs bien spécifiques. Certainement du fait de son origine roumaine et de son histoire personnelle, l'auteur s'attarde longuement sur la première catégorie, dont la fonction est de « séparer du même », de matérialiser une frontière idéologique entre des groupes culturellement homogènes. Sont énumérés, après un long développement sur le Mur de Berlin, quelques-uns de ses dignes successeurs, comme la zone démilitarisée séparant les deux Corées, avec ses dizaines de kilomètres de barbelés et ses guérites surgissant littéralement au milieu de nulle part, ou encore les « lignes de la paix » de

Belfast, où les inscriptions sur les murs font office d'avertissements à l'intention de celui qui s'apprête à les dépasser tout autant que de revendications.

Les membres de la deuxième catégorie suivent une logique toute différente. Qu'il s'agisse des Barbares menaçant la Chine ou des militants du Front Polisario mettant en péril la sécurité marocaine, le rôle de cette deuxième famille de murs est de séparer de l'Autre. À quoi s'ajoute une fonction corollaire : symboliser l'unité du territoire du côté des initiateurs du mur. Certaines photographies retenues mettent également en valeur un aspect fondamental de ces constructions : si elles visent au départ à matérialiser des discontinuités qui précèdent leur érection - contrastes économiques, linguistiques, religieux -, elles en génèrent également de nouvelles, directement liées à leur présence. Ainsi de la « Mexamérique », cet espace incertain à proximité de la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Une photographie (p.100) montre bien le contraste frappant entre l'agglutinement d'abris de fortune construits par les candidats au départ au Sud du mur - érigé afin d'endiguer l'« invasion mexicaine » - et le vert de la prairie inhabitée qui borde sa façade septentrionale. Enfin, la troisième catégorie rassemble des murs dont la fonction identitaire ne repose pas sur l'exclusion mais plutôt sur la mémoire et la spiritualité. L'auteur associe là des constructions aussi variées que le Mur des lamentations, le Mur des Fédérés et le Mur de la Shoah. Il n'est alors plus question de séparation mais d'interface, entre le présent et le passé ou entre l'ici-bas et l'au-delà.

Entre ces trois types, on note des points communs, des constantes. En particulier le fait que tous ces édifices servent de support d'expression, le plus souvent par le biais d'inscriptions dues à des anonymes, quand il ne s'agit pas des listes de noms des monuments aux morts. Dans ce registre, et c'est peut-être finalement le point le plus intéressant développé dans le livre, on se convainc rapidement que les murs des deux premières catégories, loin de se contenter de séparer des espaces plus ou moins différents ou perçus comme tels, ont surtout une réalité propre, disons plutôt une matérialité, qui mérite d'être étudiée pour elle-même. L'auteur montre en effet comment la dissymétrie des espaces séparés s'accompagne d'une opposition interne, entre un endroit et un envers profondément différents, au moins dans de nombreux cas. On citera, parmi d'autres exemples, cette très belle photographie (p.42) sur laquelle, à la faveur d'un virage à quatre-vingt-dix degrés du Mur de Berlin, le regard peut simultanément saisir les deux faces de celui-ci. A l'Ouest, des graffitis aux couleurs vives ont presque entièrement recouvert le gris de la façade, qui demeure au contraire désespérément intacte à l'Est. On reste d'ailleurs un peu frustré que l'auteur ne s'empare pas de cette thématique à propos de la troisième catégorie : étrangement, aucune photographie ne permet de visualiser la partie « inutilisée » des murs de mémoire, comme si la fonction spirituelle de leur endroit rendait superflue l'évocation de leur envers.

Comme toutes les typologies, celle proposée ici mérite certainement d'être critiquée, nuancée, et nul doute que certains murs auraient pu trouver leur place dans plusieurs catégories à la fois. Une photographie page 108 illustre d'ailleurs la porosité des frontières entre les deux premières catégories : adossé à la « ligne verte » chypriote - que l'auteur range dans le deuxième type -, un café s'appelle ironiquement « Berlin 2 », et on peut lire sur son store l'inscription « Check Point Charly » (sic). Libre au lecteur d'élaborer sa propre typologie de ces édifices qualifiés de « solution naïve, simple et primitive », ou simplement de naviguer parmi des photos magnifiquement choisies pour illustrer un texte parfois très poétique. En même temps que l'affirmation de Kroutchev - empreinte d'un humour aussi grinçant qu'involontaire - « Le mur, c'est moi ! », on retiendra une jolie phrase inscrite sur l'imposante palissade destinée à isoler la Cisjordanie : « Les murs ne cachent pas la vérité. »

CR : Manouk Borzakian

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net